

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans **Cinquante mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916) du

VENDREDI 21 JUILLET 1916

Le mauvais temps a brusquement cessé ; il fait idéalement beau ; le soleil darde, d'un fond d'azur immaculé, les rayons les plus provocants, des rayons à se faire infliger 20.000 marks d'amende par von Bissing ; le soleil est avec nous !

Pour manifester, sans donner prise à l'arrêté d'interdiction, je commence — comme le font du reste des milliers de concitoyens — par endosser ma redingote de cérémonie et me coiffer d'un haut-de-forme relégué depuis l'an dernier dans son carton. J'ai hate d'aller voir comment se comporte Bruxelles.

Je n'ai pas fait cinquante pas que j'entends résonner une *Brabançonne* exécutée par un voisin sur un modeste ocarina. Allons, ça va bien ! bon commencement !

Les volets, les stores de toutes les maisons privées sont baissés. Bruxellois et Bruxelloises sortent de partout « *en grande toilette* ».

Il circule fort peu de charrettes, de véhicules de commerce. Beaucoup de passants ont un livre de prières à la main. On se croirait un dimanche. Mais il y a dans la toilette des hommes et des femmes un détail qui la différencie de leur toilette

dominicale habituelle : un goût soudain et général s'y manifeste pour la couleur verte, la couleur de l'espérance ; les messieurs en portent à leur boutonnière sous forme de rosette, de petit ruban, de feuille de lierre ou à la pochette de leur redingote sous forme d'un bout de mouchoir de poche ; les dames en portent abondamment, en rubans, à leurs chapeaux, en cocardes à leurs corsages ; des jeunes filles sont tout en vert, avec ombrelle assortie.

Il est 9 heures. L'animation est déjà intense autour de l'église Sainte-Gudule qui est, une fois de plus, ce matin, le grand lieu de rendez-vous des patriotes. On n'a pas, comme l'an dernier, annoncé un *Te Deum* ; les Allemands l'eussent interdit ; mais nous sommes dans l'octave de la fête du Saint-Sacrement du Miracle et, à cette occasion, il se célèbre, comme d'habitude, chaque jour de cette semaine, une grand'messe à 10 heures ; dans le public s'est établi une sorte d'accord tacite pour la considérer, aujourd'hui, comme remplaçant le *Te Deum*. Et puis, il se murmure qu'il y aura des surprises, que le cardinal viendra et parlera peut-être.

A 10 heures, quand la grand'messe commence, la vaste église est bondée. Il y a là au moins dix mille personnes entassées. Vers la fin de la messe, Monseigneur Evrard, doyen, s'avance jusqu'à la grille du chœur, et, d'une voix forte, annonce que cette messe sera suivie dans

quelques minutes d'un service funèbre pour le repos de l'âme des soldats tombés au champ d'honneur, que le cardinal y prendra la parole et chantera les absoutes. Monseigneur Evrard demande avec instance aux fidèles de ne se livrer à aucune manifestation.

On se regarde avec un sourire de satisfaction comme pour dire : c'est bien trouvé ! De fait, rien n'ayant été annoncé par voie d'affiche ou autrement, les Allemands ont été dans l'impossibilité d'interdire une cérémonie religieuse dont ils ne pouvaient prévoir le caractère. La messe de 10 heures était normale, et il ne s'y est rien produit. Celle qui va suivre était inattendue et il est trop tard pour parer le coup ! ...

La grand'messe est terminée, la quasi totalité de ceux qui y assistaient restent pour la messe qui va suivre. Un mécréant que j'aperçois là me dit à l'oreille : « *Qui aurait jamais cru qu'on me ferait ainsi avaler deux grand'messes, l'une après l'autre, et sans que j'eusse la moindre envie de m'en aller?* »

Des milliers de personnes sont devant l'église, qui tâchent d'entrer ; c'est impossible.

Pendant que le célébrant et les diacres quittent l'autel, on dresse rapidement, à l'entrée du chœur, le catafalque et l'on étend sur le drap funèbre la soie souple du drapeau tricolore. Le comte Jean de Mérode, grand maréchal de la Cour, et les dignitaires du Palais viennent occuper près de

l'autel les places que l'on réserve dans toutes les grandes cérémonies aux représentants du Roi. M. Lemonnier et plusieurs autres échevins prennent place également dans le chœur à côté de députés, de sénateurs, de magistrats, de généraux en retraite, de fonctionnaires, de conseillers communaux.

L'office funèbre commence ; l'orgue emplît le vaste vaisseau de ses sonorités puissantes pour accompagner la sévère psalmodie du *Dies irae*. Le cardinal, sous le dais violet, est entouré des chanoines Gevers, Kips et Vrancken. Le doyen officie à l'autel, assisté du clergé paroissial.

A l'Évangile, Son Eminence quitte l'autel, processionnellement, précédé de la croix, et se dirige vers la chaire de vérité, d'où sa haute stature émerge bientôt. Il semble que Monseigneur Mercier ait voulu donner à l'allocution qu'il va prononcer dans des circonstances si solennelles une majesté qui soit en harmonie avec les glorieux souvenirs attachés à notre fête nationale et la mémoire sacrée des soldats héroïques pour qui nous venons de prier. Il parle mitre en tête et les épaules chargées de la lourde chape, dont les broderies étincellent. D'une voix forte, dont la vigueur s'accompagne de celle du geste, l'illustre primat de Belgique s'exprime en ces termes :

Avant de prendre la parole, je vous invite, Mes Frères, à faire tous un acte de volonté s'il vous arrivait d'éprouver une émotion vive, contenez-là. L'heure n'est pas venue de donner une expression adéquate à toute l'intensité de nos sentiments.

*Jerusalem facta est habitatio
exterorum ; dies festi ejus
conversi sunt in luctum.*

*(Jérusalem devint la demeure
des étrangers ; ses jours de fête
se changèrent en jours de deuil)*

(1er livre des Machabées, Chap. I, v.40-41.)

MES BIEN CHERS FRÈRES,

*Nous devons ici nous réunir, pour fêter le 85e
anniversaire de notre indépendance nationale.*

*Dans quatorze ans, à pareil jour, nos cathédrales
restaurées et nos églises rebâties seront toutes larges
ouvertes ; la foule s'y précipitera, notre Roi Albert, debout
sur son trône, inclinera, mais d'un geste libre, devant la
majesté du Roi des rois, son front indompté ; la Reine,
les princes royaux l'entoureront ; nous réentendrons les
envolées joyeuses de nos cloches, et, dans le pays entier,
sous les voûtes des temples, les Belges la main dans la,
main, renouvelleront leurs serments à Dieu, à leur
souverain, à leurs libertés, tandis que les évêques et les
prêtres, interprètes de l'âme de la nation, entonneront dans un
élan de reconnaissance joyeuse, un triomphal Te Deum.*

Aujourd'hui, l'hymne de la joie expire sur nos lèvres.

*Le peuple juif, captif à Babylone, assis, en larmes,
au bord de l'Euphrate regardait couler les eaux du fleuve.
Ses harpes muettes pendaient aux saules du rivage. Qui
aurait eu le courage de chanter le cantique de Jéhova sur
un sol étranger ?*

*« Terre patriale de Jérusalem – s'écriait le psalmiste –,
si jamais je t'oublie, que ma main se dessèche ! Que ma
langue reste collée à mon palais, si je cesse de penser à
toi, si tu n'es plus la première de mes joies ! »*

*Le psaume s'achève en paroles imprécatoires :
Nous nous interdisons de les reproduire : nous ne
sommes plus du Testament ancien qui tolérait la loi du
talion « oeil pour oeil, dent pour dent ». Nos lèvres
purifiées par le feu de la charité chrétienne ne profèrent point de*

paroles de haine.

Hair, c'est prendre le mal d'autrui pour but, et s'y complaire. Quelles que soient nos douleurs, nous ne voulons point de haine à ceux qui nous les infligent.

La concorde nationale s'allie, chez nous, à la fraternité universelle.

Mais, au-dessus du sentiment de l'universelle fraternité, nous plaçons le respect du droit absolu, sans lequel il n'y a pas de commerce possible, ni entre les individus, ni entre les nations.

Et voilà, pourquoi, avec Saint Thomas d'Aquin, le Docteur le plus autorisé de la théologie chrétienne, nous proclamons que la vindicte publique est une vertu.

Le crime, violation de la justice, attentat à la paix publique, qu'il émane d'un particulier ou d'une collectivité, doit être réprimé. Les consciences sont soulevées, inquiètes, à la torture, tant que le coupable n'est pas, selon l'expression si saine et si forte du langage spontané, remis à sa place. Remettre les choses et les hommes à leur place, c'est rétablir l'ordre, rasseoir l'équilibre, restaurer la paix sur les bases de la justice.

La vengeance publique, ainsi comprise, peut irriter la sensiblerie d'une âme faible, elle n'en est pas moins, dit Saint Thomas d'Aquin, l'expression, la loi de la charité la plus pure et du zèle qui en est la flamme.

Elle ne se fait pas de la souffrance d'autrui une cible, mais une arme, vengeresse du droit méconnu.

Comment voulez-vous aimer l'ordre, sans haïr le désordre ; souhaiter intelligemment la paix, sans expulser ce qui la ronge ; aimer un frère, c'est-à-dire lui vouloir du bien, sans vouloir que, de gré ou de force, sa volonté se courbe devant les imprescriptibles rigueurs de la justice et de la vérité ?

C'est de ces sommets qu'il faut considérer la guerre, pour en comprendre la grandeur.

Encore une fois, vous vous heurterez, peut-être, à des tempéraments efféminés, pour lesquels la guerre n'est qu'explosion de mines, éclatements d'obus, tueries d'hommes, effusion de sang, cadavres entassés ; vous trouverez des

politiciens, à la vue basse, qui ne voient d'autre enjeu à une bataille, qu'un intérêt d'un jour, la prise ou la reprise d'un territoire ou d'une province.

Mais non. Si, malgré ses horreurs, la guerre — j'entends la guerre juste — a tant d'austère beauté, c'est qu'elle est l'élan désintéressé de tout un peuple qui donne ou est disposé à donner ce qu'il a de plus précieux : sa vie, pour la défense ou la revendication de quelque chose qui ne se pèse pas, ne se chiffre pas, ne s'accapare pas, le Droit, l'Honneur, la Paix, la Liberté.

Ne sentez-vous pas que, depuis deux ans, la guerre, l'attention ardente, soutenue que, d'ici même, vous lui prêtez, vous purifie, vous dégage de vos scories, vous recueille, vous fait monter vers quelque chose de meilleur que vous ?

C'est vers l'idéal de la justice et de l'honneur que vous montez. Son attrait vous soulève.

Et, parce que cet idéal — s'il n'est pas une abstraction vaine qui s'évapore avec les fictions d'un rêve — doit avoir son siège dans un sujet subsistant et vivant, je ne me lasse pas d'affirmer cette vérité qui nous tient sous son joug : Dieu se révèle le Maître, conducteur des événements et de nos volontés, Maître sacré de la conscience universelle.

Ah ! si nous pouvions serrer dans nos bras, nos héros qui, là-bas, se battent pour nous, ou, dans le sous-sol, attendent frémissants, leur tour d'aller au feu ; s'ils nous permettaient de surprendre les battements de leur cœur, n'est-ce pas que c'est cela qu'ils nous répondraient : Je suis au devoir, je m'immole à la justice. Et vous, épouses et mères, dites-nous, à votre tour, la beauté de ces années tragiques. Épouses, dont chacune des pensées s'en va, triste mais résignée, vers l'absent, lui porter vos aspirations, votre longue attente, votre prière. Mères dont l'existence partagée se consume dans l'angoisse de chaque minute, vous les avez donnés vos fils, et vous ne les reprendrez pas ; à chaque minute aussi, l'admiration nous tient, haletants, devant vous.

Le chef de l'une de nos plus nobles familles m'écrivait : « Notre fils du 7^{ème} de ligne est tombé ; ma femme et moi en avons le cœur brisé ; cependant, s'il fallait, nous le

redonnerions encore. »

Un vicaire de la capitale vient d'être condamné à 12 ans de travaux forcés. On me permet d'aller dans sa cellule, l'embrasser, le bénir. « J'ai, dit-il, trois frères au front ; je crois être ici, surtout pour avoir aidé le plus jeune — il a dix-sept ans — à rejoindre ses aînés ; une de mes sœurs est dans une cellule voisine ; mais, j'en remercie le bon Dieu, ma mère ne reste pas seule ; elle nous l'a fait dire ; d'ailleurs, elle ne pleure pas. »

N'est-ce pas que nos mères font songer à la mère des Machabées ?

Que de leçons de grandeur morale ! Ici même, et sur les chemins de l'exil et dans les prisons, et dans les camps de concentration, en Hollande, en Allemagne !

Pensons-nous assez à ce que doivent souffrir ces braves qui, depuis le début de la guerre, au lendemain de la défense de Liège et de Namur ou de la retraite d'Anvers, ont vu leur carrière militaire brisée et rongent leur frein ; ces gardiens du droit ou de nos franchises communales, que leur vaillance a réduits à l'inaction ? Il y a du courage dans l'élan, il n'y en a pas moins à le contenir, il y a même plus de vertu, parfois, à pâtir qu'à agir.

Et ces deux années de soumission calme du peuple belge à l'inévitable ; cette ténacité profonde qui faisait dire à une humble femme, devant laquelle on discutait les possibilités d'une prochaine conclusion de paix : « Oh ! pour nous, il ne faut rien presser : nous attendrons encore »

Comme tout cela est beau et plein d'enseignement pour les générations à venir !

Voilà ce qu'il faut voir, mes frères, la magnanimité de la nation dans le sacrifice, notre universelle et persévérante confraternité dans les angoisses, dans les deuils et dans la même invincible espérance ; voilà ce qu'il faut regarder, pour estimer, à sa valeur, la patrie belge.

Or, les premiers artisans de cette grandeur morale, ce sont nos soldats.

En attendant qu'ils nous reviennent, et que la Belgique reconnaissante acclame les vivants et auréole la mémoire des morts, élevons-leur dans nos âmes un monument permanent de religieuse gratitude.

Prions pour ceux qui ne sont plus. N'excluons personne de notre commisération. Le sang du Christ a coulé pour tous. Il en est vraisemblablement qui expient en Purgatoire les dernières traces de leur humaine faiblesse. Il vous appartient de hâter leur entrée au Paradis. Secourez la détresse du pauvre connu, du pauvre honteux. Donnez votre superflu à ceux qui manquent du nécessaire. Assistez à la messe qui, chaque semaine, se célèbre dans l'église de votre paroisse pour nos soldats défunts ; conduisez-y vos enfants ; engagez-les à communier et communiquez avec eux.

Priez aussi pour ceux qui tiennent toujours sur les champs de bataille de la ligne de feu. A l'heure où je vous parle, dites-vous qu'il y en a qui agonisent : la perspective de l'éternité est dressée devant eux. Pensons à eux ; obtenons-leur une sainte mort.

« Nos soldats sont nos maîtres, écrivait hier un académicien français, ils sont nos chefs, nos professeurs, nos juges, nos soutiens, nos véritables amis, soyons dignes d'eux, imitons-les ; pour nous engager à ne pas faire moins que notre devoir, ils sont invariablement disposés à faire plus que le leur. »

L'heure de la délivrance approche, mais n'a pas sonné. Demeurons patients. Ne laissons pas fléchir nos courages. Abandonnons à la divine Providence le soin de parfaire notre éducation nationale.

Jeunes femmes, jeunes filles, laissez-moi vous demander si vous considérez assez la gravité de l'heure présente, De grâce, ne vous montrez pas étrangères au deuil de la Patrie ! Il y a des mises, des attitudes qui insultent à la douleur.

La modestie est, pour vous, une auréole et une vertu : elle est, en plus, aujourd'hui, un devoir patriotique.

Songez, vous aussi, aux privations et à l'endurance de nos soldats.

Pénétrons-nous, tous, de la grande loi de l'austérité de la vie. « Combien nous devrions, poursuit le patriote que je viens d'invoquer, combien nous devrions dans les conditions relativement faciles et dans les régions moins exposées qui sont les nôtres et qui ne méritent pas le nom de zone de feu, nous appliquer à nous réduire, à nous simplifier, et comme les soldats, mais à notre manière, à nous affirmer avec une plus directe énergie ! N'acceptons pas une minute de distraction ni de relâchement. Ne dépensons toutes les minutes de notre vie, que pour le gain magnifique auquel nos frères sacrifient si amoureuxment la leur.

« Et, de même qu'au front, nos héros nous présentent l'admirable et consolatrice image d'une indiscutable union d'une fraternité militaire que rien ne saurait rompre ; ainsi, dans nos rangs moins serrés et d'une discipline plus flottante, nous aurons à coeur, cependant, d'observer la même cohésion, la même concorde patriotique. Nous respecterons la trêve imposée à nos querelles par la grande cause qui doit seule employer et absorber tous nos moyens d'attaque et de combat ; et, si des impies ou des malheureux ne comprenant pas l'urgence ni la beauté de cette prescription nationale, s'obstinent à vouloir, malgré tout, entretenir et attiser les passions qui, par ailleurs, nous séparent, nous détournerons la tête, et nous continuerons, sans y répondre, de demeurer fidèles au pacte de solidarité, d'amitié, de loyale et de bonne confiance que nous avons même, malgré eux, conclu avec eux, sous le grand souffle de la guerre. »

La date prochaine, du premier centenaire de notre indépendance, doit nous trouver plus forts, plus intrépides, plus unis que jamais. Préparons-nous y dans le travail, dans la patience, dans la fraternité. Lorsque, en 1930, nous remémorerons les années sombres 1914-

1916, elles nous apparaîtront les plus lumineuses, les plus majestueuses, et, à la condition que nous sachions dès aujourd'hui le vouloir, les plus heureuses et les plus fécondes de notre histoire nationale. Per crucem ad lucem. Du sacrifice jaillit la lumière.

Cette allocution, faut-il le dire, fait une grande impression. Elle donne, en quelque sorte, la consécration religieuse à l'exaltation patriotique de toutes les âmes ; et, quand, l'absoute dite, l'orgue se met à jouer la *Brabançonne*, quand notre vieil hymne national retentit, sur un rythme lent et grave, sous les voûtes séculaires de l'antique collégiale, nous nous sentons tous remués jusqu'au fond de notre âme ; beaucoup ont les armes aux yeux. On écoute la *Brabançonne* avec une ferveur silencieuse ; mais, à peine l'orgue a-t-il laissé tomber les dernières notes de l'hymne, qu'une voix forte lance le cri de "*Vive le Roi !*". Aussitôt le même cri jaillit de toutes les poitrines en une acclamation formidable. Les recommandations du cardinal, l'avertissement du doyen, tout est oublié. On ne songe plus qu'à pousser des vivats, qu'à traduire en bravos, en clameurs, en gestes frénétiques l'enthousiasme trop longtemps contenu dans les âmes. Toute la foule massée là agite chapeaux et mouchoirs dans un mouvement tumultueux, plein de grandeur. Les cris de "*Vive le Roi ! Vive la Belgique ! Vive le cardinal ! Vive la Liberté !*" partent de tous les coins de l'église,

répétés inlassablement par un public trop ému et trop emballé pour songer à s'arrêter à des considérations de circonstance et de milieu. Les acclamations continuent encore lorsque le cardinal, le doyen, les membres du clergé ont déjà regagné la sacristie. Et le public s'étant dirigé vers la sortie, le mouvement se propage au dehors.

Quelques centaines de personnes se précipitent rue du Bois-Sauvage, vers la porte de la sacristie, d'où il est d'usage que le cardinal, quand il a officié à la collégiale, soit reconduit processionnellement jusqu'à la maison du doyen, de l'autre côté de la rue. Le public attend la sortie du cardinal. Des agents de la police bruxelloise essaient fort gentiment de refouler le monde. Ils font appel à la bonne volonté des gens : « *Vous comprenez, nous avons des ordres ... vous comprenez ...* » Oui, on comprend, et le public commence à se retirer, refluant d'un côté, vers le Treurenberg, de l'autre vers la Banque, quand arrive un jeune officier allemand, qui trouve sans doute que l'opération ne s'accomplit pas assez vite; le geste bref, la voix rude, il crie « *Allons, régulez ! Régulez, ché vous dis ! ...* » Les agents bruxellois deviennent, forcément, un peu plus actifs, toujours parlementant, d'ailleurs, plutôt qu'ordonnant. Mais la foule n'est plus d'aussi bonne volonté. La présence, le ton et les gestes de cet officier à monocle donnent sur les nerfs. Il court parmi le public un murmure qui ressemble à celui

du vent dans le feuillage. Cela s'accroît. C'est bientôt une huée formidable à l'adresse du Boche en uniforme. Mouvement agacé de celui-ci ; on le voit serer la poignée de son sabre. La foule grossit ; cependant, grâce encore aux instances des agents, elle veut bien à nouveau céder un peu de terrain. Mais tout à coup le cardinal sort de la sacristie. Alors il n'y a plus ni agents, ni officier de l'Empire qui tiennent, le mouvement qui du haut et du bas de la rue du Bois-Sauvage ramène brusquement la foule vers la sacristie est irresistible comme un raz-de-marée ; et une immense ovation éclate dans un frémissement de chapeaux et de mouchoirs agités : « *Vive le cardinal ! Vive le cardinal ! Vive la Belgique ! Vive la Liberté !* » Il y a même quelques cris de : « A bas les Boches ! » L'officier de tantôt, englouti dans ce remous, s'agitant pour essayer de sauver sa dignité, fait l'effet d'un noyé qui se débat. Un autre officier allemand, simple passant surpris par cette tempête, veut traverser la foule ; il bouscule quelques personnes, fait presque tomber un vieillard. Le public le conspué à son tour. J'entends les cris : « Voyou ! Assassin ! ». L'officier s'arrête ; sa main se crispe sur la poignée de son sabre, comme tantôt celle de son collègue ; mais il reprend bientôt son sang-froid et continue sa route en se contentant de faire à un agent de police qui est plus loin, au milieu de la foule, un geste irrité qui signifie : « *Comment laissez-vous se perpétrer*

cela ? ». L'agent répond par un geste des bras levés qui veut dire : « *Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? »* »

Maintenant la foule s'écoule, toujours en huant. Beaucoup ne veulent pas s'en aller ; le plaisir a été trop grand ...

Suivons le flot qui descend vers les boulevards du Centre. Il y a foule partout. Et que de vert ! On n'en voit pas seulement sur les robes et les costumes, il est la nuance des étalages les plus modestes et les plus somptueux. A certaines vitrines il n'y a que du vert : cravates vertes, tissus verts, rubans verts, ombrelles vertes, palmiers aux larges feuilles vertes. Cette symphonie chante l'espérance souvent autour des portraits du Roi et de la Reine. Jolie façon de faire la nique au gouvernement général, car il n'a pas prévu cela et n'a pas songé à l'interdire. Il n'a pas non plus, en défendant la fermeture des magasins, prévu ceci : beaucoup d'étalages sont complètement vides ; au milieu d'autres, on aperçoit un seau, des éponges et des brosses, comme pour un « *grand nettoyage* » ; ou bien, si les volets sont, par ordre, restés levés, tous les stores sont baissés ; devant les glaces des grands magasins sont tendues les toiles qui, à certains jours, masquent le travail de renouvellement des étalages. Je vois aussi des pâtisseries où l'on ne trouverait pas un

pâté sur le comptoir : les magasins doivent être ouverts, mais la « *Kommandantur* » n'a pas songé à prescrire d'avoir des comptoirs garnis ; ils peuvent donc être veufs de toutes marchandises ! Le public s'amuse follement de ces trouvailles. Voici une grande charcuterie où il n'y a pour toute marchandise étalée sur les tables de marbre, qu'un unique plat de ... pieds de porc. Un traiteur a trouvé le moyen d'étaler les couleurs belges en superposant trois lignes de raisins noirs, de citrons et de tomates. Un négociant a imaginé, pour détourner la clientèle de l'idée de pénétrer chez lui, de descendre jusqu'à mi-hauteur le rideau de fer de l'entrée du magasin, et, à défaut sans doute de fil de fer barbelé, de clôturer le bas de l'entrée au moyen de deux balais entrecroisés. Combien éloquente aussi cette vitrine d'un magasin de porcelaines où de délicieuses poteries aux armes des provinces belges se dressent au milieu de morceaux de brocs de bière en grès comme en utilisent les Allemands et dont les fragments épars évoquent la physionomie prochaine de l'Empire ! Enfin, plusieurs maisons de commerce, pour éloigner l'acheteur, se sont contentées de mettre bien en évidence une pancarte portant ces mots : « *Aujourd'hui les marchandises se vendent au triple de leur valeur.* »

Dans la généralité des magasins, le personnel est au poste ; mais il a fait toilette. Boulevard Anspach, dans un des magasins les plus achalandés du commerce de primeurs, le patron est installé à la porte d'entrée, tout son personnel, assis derrière lui, en cercle ; pour entrer il faudrait passer sur le corps d'une dizaine de personnes. Le *Grand Bazar*, sans clients, est morne comme une mortuaire ; mais les vendeuses sont à leur comptoir et les caissiers à leur pupitre.

La plupart des cafés ont supprimé leurs terrasses. Dans l'un des principaux du boulevard Anspach, le *Sésino*, les premières tables seules sont disposées pour recevoir le client ; on a mis des chaises sur les tables du fond, comme aux heures avancées de la nuit quand on veut signifier congé aux clients retardaires. Il n'y a, d'ailleurs, presque personne dans les cafés : aujourd'hui, pour permettre même aux garçons de café de chômer, les Bruxellois — oh prodige ! — s'astreignent à n'avoir pas soif. Un grand établissement de la gare du Nord a dû fermer ses portes, les garçons ayant déposé le tablier pour vingt-quatre heures. Place de Brouckère, les badauds s'arrêtent, amusés, devant le désert que forme l'intérieur d'un café auquel le nom de notre Souverain sert d'enseigne depuis la guerre.

Boulevard du Nord, une caricature, bien en évidence à un étalage, fait la joie des promeneurs.

Elle représente une femme s'efforçant d'ouvrir la porte d'un W.C. public, tandis qu'à travers l'entrebâillement passe la tête effarée d'une «*occupante*» ; comme légende, ces deux lignes de dialogue : « *Voulez-vous bien laisser cette porte fermée ? — Mais, madame, c'est impossible aujourd'hui, tout doit rester ouvert !* »

Le pèlerinage à la place des Martyrs ne peut avoir lieu comme l'an dernier des « *polizei* » barrent toutes les rues qui donnent accès à cette place. Mais la foule, toujours ingénieuse, a vite trouvé la manière de rendre néanmoins hommage aux morts de 1830. Tout le monde passe par la rue Neuve et, à l'intersection de la rue Saint-Michel, dans la perspective de laquelle se dresse le monument patriotique, chacun se découvre. Ce matin, des groupes d'écoliers ont ainsi défilé, de loin, tête nue, devant le mausolée.

En fidèle observateur des événements de cette extraordinaire époque, j'ai voulu, vers la fin du jour, revoir le centre de Bruxelles. La foule a encore grossi. C'est la circulation des grands jours de fête ; mais personne ou presque personne dans les cafés. Le défilé par la rue Neuve continue ; la rue est noire de promeneurs ; on n'y peut avancer que très lentement. Pas de vacarme, pas de tapage folâtre dans la masse humaine qui coule là ; on la sent dominée par un sentiment grave et pieux ; il n'y a pas une tête masculine qui ne se découvre devant le monument des héros de la

première guerre de l'indépendance et beaucoup de têtes féminines s'inclinent ; c'est très émouvant.

Les « *polizei* », fusil à l'épaule, pullulent. Ils font du zèle. Boulevard Anspach, place de Brouckère, boulevard du Nord, il y a, de temps à autre, un remous : c'est un incident avec la police allemande ; il se termine, en général, par une ou plusieurs arrestations. Voici, précisément, qu'on arrête une dame ; au moment où les « *polizei* » l'emmènent, elle s'arrache le chapeau de la tête et le brandit en l'air en criant : « *Vive la Belgique !* ». Les nerfs du public sont fameusement tendus ! Beaucoup de personnes sont arrêtées parce qu'elles exhibent trop de vert au gré de l'un ou l'autre policier de la « *Kommandantur* ». Il est passé tantôt, me raconte-t-on, une queue-leu-leu de six cyclistes vêtus en traîneurs de savates des Marolles, la pipe aux lèvres, mais coiffés chacun d'un reluisant haut-de-forme et cravats de vert. C'est un genre de plaisanteries que des policiers d'outre-Rhin ne sauraient goûter : aussi trois de ces cyclistes sont-ils arrêtés au boulevard, tandis que les autres, filant à toutes pédales, sont poursuivis par une auto de la « *Kommandantur* ». Il y a ainsi, dans les rues enfiévrées, un mélange de scènes émouvantes et burlesques, de rires et de larmes. On veut exalter la patrie, mais en même temps « *se payer la tête des casques à pointe* ». Bruxelles ne serait plus Bruxelles si la « *zwanze* » n'y remontait pas de temps à autre à la surface,

malgré la terreur, malgré la misère, malgré tout.

Vers 8 heures du soir une bagarre plus grave éclate au moment où Monseigneur Mercier quitte, en automobile, l'Institut Saint-Louis pour rentrer à Malines. Des promeneurs ont reconnu l'automobile du cardinal devant la porte de l'Institut. Ils attendent pour avoir l'occasion d'acclamer le primat de Belgique. Dès qu'il paraît, ovation. Les curieux aussitôt accourent de tous côtés. La foule est bientôt telle que l'automobile a peine à se frayer un passage. Des uniformes allemands surgissent, et se mettent en devoir de faire cesser cette « *manifestation* » avec le tact qu'on devine. Un vieillard est empoigné si brutalement que le public s'indigne et hue. Alors les soldats mettent baïonnette au canon et se jettent sur la foule, ils s'acharnent à poursuivre une jeune fille de 15 ans, qui, d'ailleurs, leur échappe. Un homme est atteint d'un coup de baïonnette à la cuisse et doit être transporté dans une pharmacie. Un soldat frappe au visage, de la crosse de son fusil, un autre spectateur, qui, prenant alors la fuite, heurte un officier allemand ; le soldat ayant expliqué à celui-ci, à sa façon naturellement, ce qui s'était passé, l'officier ajoute au coup de crosse qui tuméfiait déjà le visage du civil un violent soufflet, puis, fier de cet exploit, continue sa route, laissant la victime aux mains du soudard.

Les policiers secrets allemands ont activement fonctionné pendant toute la journée. On leur avait

donné, notamment, pour mission de noter les magasins coupables de « *manifestations* ». Ils se sont mis à la besogne dès 2 heures ; souvent ils arboraient eux-mêmes le ruban vert à la boutonnière pour mieux tromper sur leur personnage dans le premier moment de leur insidieuse enquête. Dans les magasins jugés coupables, ils collaient sur la vitrine une affichette marquée du sceau de la « *Kommandantur* » et portant ces mots dans les trois langues « *Fermé pour cause de contravention à l'arrêté du gouverneur du 20 juillet* ». Les amendes vont évidemment pleuvoir dru (2).

(1) Voir aussi WHITLOCK, Brand ; « *Jours de fête* » (chapitre XVIII de 1916) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 353-358.

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

(2) Voir 23 et 26 juillet, 1^{er} et 6 août 1916.